

La mort annoncée de l'art contemporain



CHRONIQUE

Éric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

L'art contemporain n'a jamais été aussi à la mode. Il s'exhibe sans gêne dans les rues et dans les monuments les plus prestigieux ; il attire les milliardaires en mal de placements ou de blanchiment d'argent. Il enrichit ses vedettes comme des joueurs de football. Il est protégé par les autorités ; s'en prendre à lui, le critiquer, le brocarder ou, pis, le vandaliser, c'est s'en prendre à la République. Sur son empire, le soleil ne se couche jamais : de New York à Tokyo, de Londres à Los Angeles ou à Pékin, on le célèbre à coups d'enchères et d'hommages. Il est à la fois la transgression et le conformisme, le désordre et l'ordre, l'underground et l'art officiel. L'art contemporain incarne notre époque, mieux que tout autre expression artistique, que ce soit la littérature ou le cinéma, la musique ou la danse. Son règne est sans partage. Il est au sommet de sa puissance. C'est sa force. Mais aussi sa faiblesse. On sait depuis les Romains que la roche Tarpéienne est proche du Capitole. Ses liens avec notre époque en font une cible. On le voit dans le film actuellement sur les écrans, *The Square*, qui brocarde un patron de musée d'art contemporain, un modèle de politiquement correct à la suédoise, père dépassé et amant contesté.

On songe à ce film en lisant le dernier livre de Pierre Lamalattie. On est en France, et pas en Suède, mais le monde de l'art est mondialisé. Comme dans le film, le roman n'est que le paravent d'un

pamphlet sur l'art contemporain, reflet de l'époque. Comme dans le film, le père n'est qu'une deuxième mère, attentionnée et inquiète. Comme dans le film, on se balade au milieu de paysages urbains uniformisés. « En un sens, c'est utile, le logement, on ne peut pas dire le contraire. Mais l'architecture, c'est autre chose », note, acide, notre narrateur, un journaliste, spécialiste des pages d'art dans une modeste revue dédiée aux pêcheurs à la ligne, *Jours de pêche*. Comme dans le film, on côtoie les maîtres de l'art contemporain, les Soulages ou les Jeff Koons, pour mieux percer à jour leur vacuité rigolarde. Comme dans le film, les femmes, féministes militantes, sont des personnages impérieux et arrogants, ridicules et odieux à force de modernité. Comme dans le film, il y a des longueurs et des redites : une heure de trop là, cent pages ici.

L'art figuratif est surtout celui des vrais marginaux, des vrais rebelles, des vrais audacieux, des vrais artistes maudits, qui osent affronter à mains nues la formidable machine de l'abstraction

Pierre Lamalattie est un peintre qui sait écrire. Ou un écrivain qui sait peindre. Il dessine, à coups de phrases sèches et élégantes, des personnages à la Houellebecq de la petite classe moyenne, dont la médiocrité sociale et sexuelle va de pair. Sa maîtrise de l'histoire de la peinture et son absence de conformisme font de lui un guide idéal pour tous les béotiens qui rejettent d'instinct l'abstraction formalisée sans savoir qu'il existe autre chose, mais qui se taisent de

peur qu'« on les qualifie de réactionnaires, de poujadopétainistes, et parfois même de nazis ». Lamalattie nous décrit non pas un mais deux XX^e siècle : celui qui est raconté, glorifié, exposé, muséifié, scolarisé, et l'autre, souterrain, populaire, ignoré, occulté, méprisé. « L'art contemporain a ses musées, ses budgets, ses centres d'art, ses journaux, ses filières de formation et ses idées reçues. Il a le règne, la puissance et le ministère de la Culture. » « Et l'autre, celui de la BD et de l'illustration, des peintres, et c'est cette même aspiration qui est à l'origine de l'essor de la photo et du cinéma. »

Le combat n'est pas à armes égales. « On dénigrerait l'aspiration populaire à la figuration, on occultait ses traditions, on prohibait son enseignement, on ridiculisait sa culture. La suprématie de l'art moderne et contemporain avait produit une acculturation et même une déculturation dans tout

le reste de la population. » Les peintres qui s'obstinaient à maintenir vivante la tradition de la figuration sont ridiculisés, ostracisés, méprisés : « La plupart des collectionneurs étaient imbibés par l'histoire de l'art du

XX^e siècle ordinairement vulgarisée. » Mais Lamalattie n'est pas pessimiste. Il est convaincu que le temps de l'art contemporain s'achève. Sa mort est lente : « L'art contemporain officiel n'en finissait pas d'agoniser dans ses sanctuaires... Cependant, il prenait toute la place et les autres artistes étaient souvent réduits au destin d'une végétation de sous-bois. » Mais inexorable : « On sentait que l'univers de la modernité était sur la pente descendante. L'histoire de l'art comme

l'évolution des espèces connaît de grandes disparitions. »

Notre auteur compare le XX^e siècle aux VIII^e et IX^e siècles dans l'empire byzantin, lorsque les intellectuels, les lettrés, les théologiens condamnèrent les images au nom d'un puritanisme religieux issu de l'Ancien Testament. Ce fut la « crise de l'iconoclasme ». La chrétienté en est sortie. Lamalattie est convaincu que nous sommes en train de revivre la même sortie d'une nouvelle crise de l'iconoclasme, d'un identique mépris puritain des images. Il ne cache pas que les audacieux qui osent affronter à mains nues l'art officiel connaissent une existence modeste, sans gloire ni fortune, une vie d'expédients, « une vie dans les interstices ». Une « végétation de sous-bois dans l'ombre des grands arbres ».

C'est tout le sens du livre. Lamalattie retourne ses armes contre l'art contemporain. Il exalte l'art figuratif comme une appropriation du réel. Comme la pointe de la modernité, en lien avec les autres arts modernes que sont la photo ou le cinéma. C'est l'art de la jeunesse avec la BD tandis que l'art contemporain est celui des têtes chenues, les seules qui aient gardé en mémoire la nouveauté qu'apportait, il y a un siècle, l'abstrait. L'art figuratif est même, est surtout, celui des vrais marginaux, des vrais rebelles, des vrais audacieux, des vrais artistes maudits, qui osent affronter à mains nues la formidable machine de l'abstraction, à la fois art de la bourgeoisie mondialisée et des institutions culturelles d'État. De là viendra la relève, de là viendra le grand retour de la peinture, comme art à la fois populaire et beau. Notre auteur nous dit qu'en peinture non plus, le sens de l'histoire n'existe pas ; et on a envie de le croire. ■

Une satire qui se déguise en roman. Un art qui revient à la figuration. Pierre Lamalattie, un peintre qui sait écrire.

L'ART DES INTERSTICES.
Pierre Lamalattie,
L'éditeur,
542 p., 22 €.

